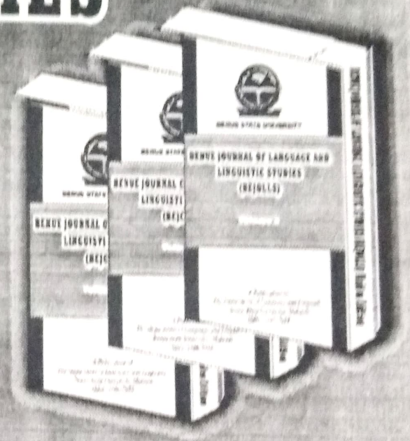




BENUE STATE UNIVERSITY

**BENUE JOURNAL OF LANGUAGE AND
LINGUISTIC STUDIES
(BEJOLLS)**

Volume 3



*A Publication of
The Department of Languages and Linguistics,
Benue State University, Makurdi
ISSN 2346-7053*

**BENUE JOURNAL OF LANGUAGE AND
LINGUISTIC STUDIES
(BEJOLLS)**

***Volume 3
April, 2014***

TABLE OF CONTENTS

Pages

LITERATURE

Oppression des femmes dans trois pièces de théâtre nigérianes Joseph A. ADELEKE	2	X
La littérature et la réalité de la société africaine post-indépendante Joseph Ahungwa UKAM	15	
A cursory comparative thematic and stylistic analysis of Ngugi wa Thiong'o's <i>Wizard of The Crow</i> and Wale Okediran's <i>Tenants of The House</i> Maria AJIMA	23	
L'abus de l'enfant: Une analyse comparée de <i>Sans famille</i> d'Hector Malot et <i>Allah n'est pas obligé</i> d'Ahmadou Kourouma Victor Terfa ATSAAM	37	
The role of drama in political and educational stability in Nigeria Mimi AII	47	
Literary criticism and the study of Literature Julius Begha ASHIKO	56	
The presence of indigenous languages in modern African literature: The example of Moses T. Tsenongu's <i>Sun the Male Born Moon the Female</i> Carmel A. IGBA-LUGA	64	
Aveuglement physique et salut d'un peuple: étude socio-magique de <i>Le cri que tu pousses ne réveillera personne</i> de Gaston-Paul Effa Francis Unimna ANGREY	75	
Post-colonialism as a cultural nationalist tool: an examination of Chimamanda Ngozi Adichie's <i>Americanah</i> Chris K. UKANDE	86	
Une étude comparée de l'amour dans <i>Le Barbier de Séville</i> de Beaumarchais et <i>The Lion and the Jewel</i> de Wole Soyinka Omotayo F. SIWOKU-AWI	100	

Text-socio cohesion in Chimamanda Ngozi Adichie's *Purple Hibiscus*
and *Half of A Yellow Sun*

Terrumun Hembra GAJIR114

La révolte comme outil de l'émancipation de la femme
moderne à travers *Célanire cou-coupé* de Maryse Condé

Gemanen GYUSE134

La dictature en Afrique francophone: le cas d'*Allah n'est pas
obligé* d'Ahmadou Kourouma

Simon Terhemba CHIII144

REVIEW ARTICLE

Hanafa's *Comprends le français* as gallant efforts in French
Language teaching and learning in Nigeria – A Review

Tartule TIJAH154

OPPRESSION DES FEMMES DANS TROIS PIÈCES DE THÉÂTRE NIGÉRIANES

Joseph A. ADELEKE
Village Français du Nigeria
Badagry, Nigeria
+2348037226120
josephadeleke@yahoo.com

Résumé

La littérature est évidemment un domaine qui est capable d'accomplir différentes fonctions pour différentes gens et générations en différents lieux. Comme elle reflète généralement ce qui se passe dans la société, de bon augure ou de mauvais, trois pièces de théâtre nigérianes dont le sujet abordé est semblable – l'oppression de femmes – sont étudiées dans cet article. Ces trois pièces de théâtre sont: Le mariage forcé de Zaïnab la jeune mariée de Mustapha Alfa-Olasunkade, Le mariage forcé de Linus Obiagwu et Le masque d'Uzoma Chukwu. Grâce aux personnages dont les mentalités, les âges, les sexes, les visions du monde, les orientations religieuses et groupes ethniques (haoussa, igbo et yorouba) entre autres, diffèrent les trois dramaturges montrent comment l'oppression des femmes se manifeste dans les foyers d'origine de celles-là, comme chez leurs maris. Les causes et les conséquences des abus d'enfants-filles, de la chosification et de l'assujettissement de femmes, de l'imposition d'ordre patriarcal, entre autres thèmes, sont discutées sans toutefois oublier de mentionner les formes que prend la revendication contre l'oppression de femmes dans les trois pièces. Le positivisme de l'émancipation féminine au Nigéria et l'engagement des écrivains nigériens, hommes comme femmes, dans l'idéologie féministe, sont indubitablement éprouvés par le style adopté par les trois dramaturges.

Introduction

Selon Robyn Warhol et Diane Price, le phénomène de l'oppression, surtout celle des femmes, est une affaire universelle qui date des siècles. Le mot « oppression » peut se définir comme une action de faire violence par abus d'autorité. Du point de vue étymologique, le mot « oppression » est dérivé des mots latins: *pressare* et *oppressus*. Alors que le premier signifie pousser ou appliquer la force, le deuxième veut dire écraser ou traiter cruellement. Etant le miroir de la société, la littérature reflète, d'habitude, les événements sociaux, économiques, politiques et autres de chaque communauté concernée.

Dans cet article, notre propos est de discuter le phénomène de l'oppression des femmes dans trois milieux différents qui, d'une manière

intéressante, représentent les trois groupes ethniques majeurs du Nigeria: les Haoussa, les Yorouba et les Igbo. En s'appuyant sur trois pièces : *Le mariage forcé de Zaïnab la jeune mariée* de Mustapha Alfa-Olasunkade, *Le mariage forcé* de Linus Obiagwu et *Le masque* d'Uzoma Chukwu, cette étude voudrait tour à tour évoquer le phénomène de l'oppression des femmes dans leur famille d'origine et aussi dans le foyer conjugal. Par ailleurs, nous nous donnerions la tâche de démontrer comment cette oppression se justifie dans certains milieux à cause, d'une part, de certains phénomènes négatifs liés à la tradition et à la religion, et, d'autre part, du manque de promotion de l'éducation moderne. Enfin, nous aimerions dégager comment s'exprime le souci de ces trois dramaturges par démontrer les revendications des gens vis-à-vis de l'oppression des femmes.

Intrigues

Notre première pièce de théâtre, *Le mariage forcé de Zaïnab la jeune mariée* de Mustapha Alfa-Olasunkade, met en exergue quelques problèmes qui ont affaire à la femme. L'œuvre évoque l'histoire de Zaïnab, une gamine précoce qui est forcée d'abandonner ses études à l'école secondaire pour épouser un riche commerçant bigame de Kano, El Hadji Maigoro. El Hadji Maigoro est à la fois mari d'Hadja Aïsha et de Binta. La raison pour ce troisième mariage peut paraître anodine et banale à la fois pour la gamine Zaïnab et pour le lecteur, mais pas pour El Hadji Maigoro qui pense qu'en épousant une troisième femme, il va trouver une solution permanente aux querelles incessantes entretenues par ses deux premières femmes. Mais cette proposition n'est qu'une illusion entretenue par ce bigame.

Chez Maigoro, il manque de la paix. Les deux femmes se querellent au quotidien, souvent devant leurs enfants. L'affaire scandalise tout le monde dans le cercle familial, surtout leur mari si bien qu'il leur annonce avoir résolu d'épouser une troisième. Tout le monde est en émoi après avoir écouté le chef qui a parlé et dont le message ne tolère aucune réplique. El Hadji Maigoro a assez des palabres interminables de ses deux premières femmes : « J'en ai assez de vos palabres interminables. J'ai alors décidé d'épouser la fille de mon ami El Hadji Sule. J'espère que vous allez bien vous comporter » (8). Ceci dit, on se lance dans l'histoire qui nous fait savoir différentes manières où la femme rencontre la subjugation dans la société.

Ensuite, nous avons *Le mariage forcé* de Linus Obiagwu, notre deuxième pièce qui est une saynette en quatre scènes. Celle-ci nous fait

savoir certaines choses pertinentes concernant le système de mariage surtout dans la culture yorouba dans la région de l'ouest du Nigéria. Il y a cinq personnages dont Monsieur et Madame Bayo, les deux enfants, Moji (une jeune femme) et Ade, son frère. Il y a aussi Monsieur Ojo, le grand marchand du village, à qui Bayo veut donner sa fille Moji. Le drame commence avec le dialogue des conjoints et le mari déclare, comme cela se fait d'habitude, son intérêt personnel qui se base sur les gains envisagés en la transaction nommée mariage. L'homme confesse à sa femme que bientôt la famille aura une des cinq voitures de la part d'Ojo car celui-ci « m'a promis une voiture si nous lui donnons Moji comme femme » (36). D'ailleurs, malgré le fait qu'Ojo a déjà deux femmes chez lui, le souci de Bayo est fixé sur la possession matérielle d'Ojo. Le reste de l'intrigue nous montre la revendication de la fille Moji contre son oppression par son père égoïste.

La question du mariage forcé qui constitue l'une des préoccupations des hommes tels Alfa-Olasunkade et Obiagwu dans les deux premières pièces est aussi la problématique majeure pour l'écrivaine Uzoma Chukwu dans sa saynète, *Le Masque*, qui se trouve dans *Révolution en Trois Pièces* d'Evaristus Ogechi Anyachie. Dans cette saynète, selon Anyachie: « Uzoma Chukwu présente une jeune licenciée qui s'oppose à la volonté de son père qui la force à épouser un riche voyou qu'elle ne veut pas » (iv). Ce qui s'ensuit est la lutte d'Ada contre l'oppression de son sexe par son père qui la chosifie et qui la traite comme un objet quelconque. L'oppression des femmes prend différentes formes dans différents milieux dans la famille d'origine, le foyer conjugal etc, dans les trois pièces.

Oppression des femmes au foyer conjugal

La première chose qui se voit dans *Le mariage forcé de Zainab la jeune mariée* d'Alfa-Olasunkade est l'imposition de la volonté personnelle du mari et père sur toute la famille. El Hadji Maigoro ne le juge pas important de consulter les femmes dans sa famille pour leur opinion avant de savoir ce qu'il va faire à propos de son désir d'épouser d'autres femmes. Plutôt, d'une manière inattendue, il informe tout le monde sa décision finale. En conséquence, étant donné que tous sont censés se taire devant le chef et le fait accompli, Maigoro leur déclare: « J'ai déjà conclu les affaires du mariage, donc la jeune fille sera là la semaine prochaine. C'est tout ce que j'ai à vous dire pour le moment » (8). Nous trouvons dans cette scène que le mari ne considère nullement ni les avis des femmes ni leurs sentiments personnels surtout en ce qui concerne sa décision d'épouser une autre femme. Heureusement pour lui, son souhait polygame est bien soutenu par l'Islam qui permet à l'homme

d'épouser quatre femmes, à condition qu'il les aime de manière égale.

Quelle ironie de la vie le jour des noces de Zaïnaab! Au lieu d'être joyeuse, elle est très triste. Elle pleure toujours son sort alors que les jeunes font des commentaires sur cette mésalliance d'une fille de dix ans et d'un homme de quarante-cinq ans, même si c'est au nom de la tradition. Mallum, parlant comme un jeune révolté, critique la tradition qui ne laisse aucune liberté aux femmes de faire savoir leurs idées concernant la vie polygame: « Quelle tradition? Une tradition qui n'avance pas l'humanité n'est pas une bonne tradition » (12).

L'oppression des femmes dans la famille se fait non seulement par l'homme, comme on vient de voir dans le cas de Maigoro mais aussi par les femmes. Plus tard, après la noce de Zaïnaab, nous assistons à la scène où Binta est en train d'opprimer la jeune Zaïnaab, sa co-épouse. Nous trouvons la jeune femme qui n'a jamais de repos, du matin jusqu'au soir. Elle ne fait que travailler partout dans la cour – balayer, faire les lessives, la cuisine etc. Au contraire de ce que le mari attend, c'est-à-dire au lieu d'être la solution aux querelles incessantes des deux premières femmes, solution que recherche tant Maigoro, ce nouveau mariage, voire l'oppression de la jeune Zaïnaab par Binta, devient la cause de nouvelles querelles ou palabres entre Binta, l'oppressesseuse de Zaïnaab et Hadja Aïsha. C'est cette dernière qui défend la jeune victime comme sa propre enfant.

En défense de Zaïnaab, Aïsha dit à Binta: « Pourquoi fais-tu souffrir la nouvelle mariée, Zaïnaab ? Ne sais-tu pas que ce travail est trop pour une jeune fille de l'âge de Zaïnaab ? Chaque jour et nuit elle ne fait que passer son temps à laver tes pagnes et tes assiettes. Il faut que cela cesse, hein ! (13). Aussi sérieuses que soient les querelles entre la première femme Aïsha et la deuxième, Binta, au sujet de Zaïnaab, Binta insiste toujours sur son droit de faire comme elle veut à, et avec, Zaïnaab. Ni l'intervention de leur mari ni les critiques voire leurs commentaires condamatoires des voisins ne réduisent guère l'opprobre de la jeune fille. La souffrance au foyer conjugal se multiplie pour les femmes. Comme le mari opprime les deux premières femmes, l'une d'elles opprime, elle aussi, la troisième qui est plus jeune qu'elle.

Oppression des femmes dans la famille d'origine à travers les trois pièces de théâtre

L'oppression des femmes se poursuit non seulement au foyer conjugal mais aussi dans la famille d'origine. Dans la famille de la petite Zaïnaab par exemple, avant son mariage, son père, El Hadji Sule annonce nonchalamment à toute la famille réunie autour de lui le mariage de la

petite Zaï nab: « Comme je vous l'ai déjà annoncé, le mariage de votre sœur est fixé pour vendredi prochain. En fait, j'ai reçu la dot. Que personne ne conteste ma décision. Et toi, Hadja Wule, apprends à ta fille à bien se comporter dès maintenant dans le village » (9).

Le grand frère de Zaï nab, Baba, conseille à son père de laisser Zaï nab terminer ses études d'abord, avant de la marier au vieux Maïgoro. En plus, à l'avis de Baba, la fille n'a que dix ans; elle est encore très jeune et innocente. D'ailleurs, elle ne connaît rien en ce qui concerne les exigences de mariage. Quant à la pauvre mère, Wule, à genoux et des larmes aux yeux, elle supplie son mari de laisser grandir la jeune fille d'abord. Alors que Baba représente les jeunes qui combattent l'oppression, la mère est une femme typiquement docile, du point de vue traditionnel. La mère de Zaï nab se rappelle ses propres souffrances, s'étant mariée trop jeune aussi. Cependant le mari et père autoritaire, comme d'habitude, demande à toute la famille de se taire. Il s'exclame: « Sachez que je suis le maître de cette maison. D'ailleurs, depuis quand l'opinion d'une femme est consultée dans telle affaire ? Si ta fille me désobéit je te chasserai toi et tes enfants » (9). On voit ici le chantage voire les menaces du mari oppresseur qui agit comme un maître absolu, têtue et égoïste dans sa famille.

Quoiqu'elle soit très jeune, Zaï nab reconnaît le problème créé pour elle par son père intransigeant. Comme préconise la femme poète, romancière et auteure des livres pour la jeunesse, Véronique Tadjou, « Il n'est pas juste de penser que les enfants n'ont pas de conscience des grands problèmes de notre temps. Eux aussi sont impliqués dans les conflits et les maux de notre société les font souffrir » (56). L'exemple de Zaï nab qui souffre à cause du comportement rigide de son père est typique. Pour montrer son souci, la pauvre Zaï nab, victime de cette oppression et de l'abus dans sa famille, essaie de convaincre son père de la laisser terminer ses études avant de se marier. « Tu sais, dit-elle, l'année prochaine, j'aurai mon certificat » (10). Cette intervention déplaît à Sule qui crie farouchement « Au diable le certificat des Blancs ». Selon lui « la place d'une femme est toujours au foyer » (10).

La réaction du frère de Sule, Oncle Musa, qui assiste à la réunion familiale, ne diffère guère de celle de Sule. Musa, l'air fâché, riposte en français panaché avec des mots haoussa et arabe: « Kai! Kai! Walahi! Walahi! Talahi! le monde est gâté, depuis quand les filles de ton âge parlent ainsi à leur père? » (10). S'adressant à Sule, il dit: « Voilà ce que je te disais, qu'il ne faut pas laisser tes enfants aller à l'école des Blancs » (10).

La parole de Musa est très significative pour des raisons sociales et culturelles. On trouve évidemment sa haine pour l'école des Blancs. Il est

totallement contre la vie moderne et la civilisation occidentale. Pour soutenir l'opinion de son frère cadet, Sule aussi, déclare à sa famille une opinion qui est basée sur la tradition: « Laissez-moi vous apprendre que j'ai épousé votre mère quand elle n'avait pas encore des seins sur la poitrine et c'est comme ça la coutume chez nous. Vous ne serez pas les premiers à me faire changer la coutume avec vos instructions reçues de l'école des Blancs » (10).

Sans aucun doute, la condamnation de l'éducation moderne occidentale reste un sujet qui provoque de temps en temps des crises sociales dans quelques états au nord du Nigéria. Le phénomène de « boko haram » est devenu une affaire embarrassante pour le gouvernement fédéral du Nigéria, car depuis quelques années, selon le journaliste Olalekan Adetayo, les membres de ce groupe tuent des gens et détruisent les propriétés, surtout au nord du Nigéria (2). Même le terme « boko haram » signifie que le livre (book, en anglais), c'est-à-dire l'éducation moderne en principe, est une abomination. La signification de la synecdoque est bien évidente dans ce discours.

Mustapha Alfa-Olasunkade, l'auteur de cette pièce, se sert de ces personnages anti-occidentalistes pour nous faire savoir l'une des causes de l'oppression de femmes dans la famille – la vie traditionnelle ou patriarcale, basée sur la culture haoussa. De même, la religion islamique aussi met un grand frein contre l'émancipation des femmes car les principes du féminisme sont à l'encontre de l'Islam, selon Maghhisi, cité dans Agbabiaka-Mustapha (328). Vu les réactions et les paroles de Sule et de Musa, on peut dire que l'épanouissement des jeunes aussi fait partie des idées que détestent les patriarches dans cette pièce.

Après la réunion familiale, Wule, résignée, pleurant et s'adressant à ses enfants qui, selon elle, sont maintenant son unique avenir, leur demande d'obéir à leur père. Ceci, malgré le fait que cet homme a délaissé Wule depuis le moment qu'il a épousé sa deuxième femme. Le caractère de Wule ressemble à celui que décrit la critique littéraire, Arlette Chemain Degrange, concernant les types des mères dans la littérature africaine (59-63). Celles-ci comprennent la mère besogneuse, la mère frustrée, la mère anxieuse, la mère abandonnée. Du point de vue traditionnel, cette femme considère ses enfants comme son unique avenir et c'est pour cela qu'elle fait tout le nécessaire pour pouvoir les nourrir de son petit commerce même si leur père ne se comporte plus responsablement envers elle et ses enfants. Aussi à travers Wule nous voyons quelques problèmes de la polygamie, surtout dans la famille, y compris l'abandon des femmes et de leurs enfants par les hommes qui, une fois qu'une jeune épouse entre au foyer, se concentrent sur la nouvelle femme et les enfants de celle-ci. Wule se lamente: « Je ne suis rien à ses

yeux » (11). En toute franchise, elle est comme toutes les autres femmes – usées, frustrées et abandonnées, par les hommes égoïstes, après quelques années de mariage. Le mauvais traitement des femmes affecte négativement leurs enfants comme il se voit dans cette pièce.

Le mariage forcé d'Obiagwu aussi montre l'oppression des femmes dans la famille d'origine où les filles sont chosifiées par les pères égoïstes. Selon Bayo, le père de Moji: « Moji aura tous les nécessaires: la voiture, la télévision, le magnétophone, les domestiques, ainsi de suite » (36). Contrairement à l'attente de cet homme, les autres membres de la famille Bayo ne considèrent pas la situation de la même manière. La mère de Moji par exemple dit à son mari: « Et l'amour? Un homme ne partage pas son amour entre trois femmes... » (36). Elle dit ceci pour que son mari puisse reconsidérer la raison pour laquelle il s'intéresse personnellement à ce mariage. De plus, elle dit: « Mais il me paraît que le mariage est quelque chose plus sérieuse que de simples matériels » (36).

Bayo, un homme très dur, répond obstinément à sa femme: « Ecoute-moi, ma parole est donnée. C'est assez, je ne veux plus de discussion » (36). Bayo refuse à écouter le conseil de sa femme. Il est typiquement autoritaire, comme El Hadji Maigoro qu'on vient de voir dans la première pièce étudiée dans cet article. Il se comporte comme un dictateur envers sa femme et ses enfants dans la famille. L'impression de Bayo le père, concernant Ojo, est différente de celle de la fille. Alors que Bayo considère Ojo comme gentil et riche, du point de vue matérialiste, Moji considère cet homme violent et malin, du point de vue psychologique. Elle le connaît comme « celui qui bat ... ses femmes » (37). Donc elle refuse le cadeau de Noël qu'Ojo lui envoie, par le biais de son père, Bayo.

Bien que Moji rejette et le cadeau et l'expéditeur parce que, selon elle: « J'ai déjà un fiancé » (37), son père l'oblige à accepter, disant: « Tu auras le mari que je veux ... Ecoute, *ma décision est finale* » (37). (Notre emphase). Les deux propositions mises en exergue montrent le pouvoir autoritaire de Bayo, ainsi que son égoïsme et son manque de souci pour sa fille, Moji. Tout ceci montre le manque de la considération de la part du père et mari pour les femmes et enfants-filles dans la famille. Ceci aboutit à l'oppression et conséquemment au manque de la paix et de la joie au foyer familial.

Dans *Le Masque* d'Uzoma Chukwu aussi se trouve le cas de l'oppression de la femme dans sa famille d'origine. C'est toujours la situation où le père insiste sur son choix de mari définitif pour sa propre fille. Pour justifier son attitude, le père de cette fille, Eke, « prétend suivre une tradition qui ne devrait pas changer » (1).

Lors d'une conversation avec son prétendant, Dele, et son amie Amina, Ada, une jeune fille diplômée de l'université, dit catégoriquement au début du drame: « Jamais de la vie! moi me marier à Osuji? Même sous peine de la mort, je ne le ferai jamais! Jamais » (3). Dele et Amina conseillent à Ada d'aller trouver un moyen pour convaincre son père qui, selon Ada, est réactionnaire et difficile. Sagement, Dele suggère à Ada d'être un peu maligne en s'adressant à ce problème posé: « Tant que tu continues à considérer l'affaire comme un défi, il ne cédera jamais... Pour le convaincre à penser autrement, tu devrais lui faire comprendre que tu reconnais ce droit afin de le conduire à raisonner avec toi » (7).

Pour cela, Dele suggère qu'il faut passer par quelqu'un d'autre. Enfin, le Maître Iwu est choisi pour expliquer la situation et l'urgence de l'affaire à Eke, le père d'Ada. Au fait, Ada s'oppose à ce que font les parents oppressifs à leurs enfants, surtout les filles. Selon elle, « C'est incroyable, ça. Décider de mon sort sans me demander mon avis. Comme si j'étais n'importe quelle marchandise qu'on achète au marché. Jamais! Jamais! Jamais! » (11).

Au début, elle se convainc que sa lutte est celle pour sa libération personnelle: « Je ne lutte pas pour Dele. Celle-ci est ma propre bataille. Oui, je lutte pour rester être humain et, si besoin, j'y mettrai mon sang » (11). Plus tard, la lutte d'Ada devient de plus en plus sérieuse. Elle ne lutte plus pour elle seule mais aussi pour toutes ses sœurs opprimées de la même manière. Elle se préoccupe de la libération des femmes qui sont opprimées par les hommes. Ime, la mère d'Ada la supporte et soutient le conseil donné par Dele et Amina, pour aller consulter Maître Iwu. Du point de vue critique, il est souvent difficile de trouver les mères qui contredisent l'avis des maris dans les foyers typiques, concernant le choix des beaux-fils par les pères de ces filles. La plupart des fois, les mères soutiennent ce que disent les pères même si les filles-enfants sont visiblement maltraitées par les pères. A l'avis de Jiff Mokobia, « traditionnellement, il est assigné à la femme d'éduquer ses enfants » (175). Voilà la raison pour laquelle Eke paraît très dur envers sa femme Ime. Eke ne cache ni sa colère ni son attitude envers sa femme qu'il soupçonne d'être en train de jouer un rôle détestable dans la vie de désobéissance de leur fille, Ada.

D'abord, Eke ordonne à sa femme de se taire: « Tais-toi! Tu m'entends? Imbécile! » (15). Ensuite, il l'accuse de semer des mauvaises idées dans la tête de leur fille et l'injurie: « Je sais bien que toutes ses idées que ta fille se fait, c'est toi qui les lui mets dans la tête. C'est exprès que, jusqu'ici je ne t'ai rien dit à ce propos. Mais attends! » (15). Finalement, il la menace, comme font beaucoup de ces hommes oppressifs dans des cas pareils: « Un de ces jours je vais t'apprendre que c'est moi, Eke, qui décide ce qui se passe chez moi » (15). Comme dans les cas précédents, on voit l'oppression des femmes dans la famille d'origine, oppression qui se

justifié par les oppresseurs, les pères en particulier, comme une chose ordonnée par la culture.

Revendications contre l'oppression des femmes

Différentes démarches sont proposées par les dramaturges pour revendiquer les droits des femmes et des enfants opprimés dans les pièces de théâtre étudiées. Dans *Le mariage forcé de Zaïna la jeune mariée* d'Alfa-Olasunkade, la solution à l'oppression vient après la tragédie de Zaïna. Au terme de sa grossesse elle n'arrive pas à accoucher sain et sauf. D'abord, on l'amène chez le féticheur Badou qui fait inutilement des incantations et des sacrifices. Il dit la vérité, enfin, qu'il ne peut rien faire pour les souffrants, et ensuite on conduit la fille enceinte qui est en grande douleur à l'hôpital où le docteur et les infirmiers déclarent ouvertement aux parents qu'ils vont essayer l'impossible. Et quel est l'impossible? Selon le docteur, la jeune Zaïna est « très jeune pour l'opération qu'elle va subir » (16). Malheureusement, malgré tout l'effort déployé par le corps médical, la fille trouve la mort immédiatement après l'opération. Quelle tragédie pour tout le monde: le mari têtif, les deux familles concernées et la société en général!

Le conseil du médecin est très important après ce malheur car il parle franchement comme l'autorité médicale qu'il représente: « Voilà ce que nous vous conseillons toujours, qu'une fille de dix ans ou de treize ans ne peut jamais porter grossesse. Ne forcez jamais vos jeunes filles de l'âge de dix ans ou de treize ans au mariage. Vous voyez les conséquences maintenant! » (16-17). La parole de clôture du chef du village, lors de la réunion des villageois, est aussi très significative. Elle sert de la décision finale à propos du mariage précoce et de l'abus d'enfants dans cette pièce:

Je vous ai tous réunis ici pour trouver une solution sur les fréquents décès de nos jeunes filles mariées qui meurent pendant l'accouchement. Le cas de la jeune Zaïna est le quatrième dans la même année. Mes notables et moi avons décidé qu'une jeune fille de l'âge de 10, 11, 12, 13... à 16 ans ne sera plus donnée en mariage dans ce village. J'en ai terminé, que chacun rentre chez soi. (17)

La pièce d'Alfa-Olasunkade prend fin avec cette résolution arrêtée par le chef lui-même. Premièrement, il parle pour sauver la vie aux filles victimes de l'oppression, le fléau souvent trouvé dans les communautés africaines, y compris le Nigéria. Deuxièmement, il propose une solution qui enlèvera une fois pour toutes l'ennui et la perte causés aux parents des filles victimes des tragédies pareilles. Aux grands maux, des grands remèdes. Ainsi se trouvera une amélioration générale de la société.

En ce qui concerne *Le mariage forcé* de Linus Obiagwu, la discussion entre Moji, son frère et leur mère en Scène IV montre la division dans la famille, la solidarité entre ceux-ci et leur détestation de l'avis de Bayo le père de la famille. Le point le plus fort se marque dans la dernière Scène où la cérémonie de mariage est censée avoir lieu. Tout le monde se réunit sauf Moji qui est absente. Son absence inquiète toute la famille et porte le malheur surtout à son père. A sa place elle laisse une lettre très significative dans sa chambre, adressée à son père.

Mon cher Papa,

Je t'aime beaucoup mais tu ne m'aimes pas. Tu as récemment montré que tu es prêt à sacrifier mon bonheur à cause de l'argent. Tu sais que je suis étudiante et je parle souvent des études supérieures. Et tu n'as jamais suggéré ce qu'il me faut pour réaliser mon ambition. Je te remercie beaucoup pour tout ce que tu as fait pour moi. Et je suis toujours prête à t'obéir mais à l'égard de ce mariage proposé, je refuse fermement de me marier à un polygame qui bat ses femmes. Est-ce que tu veux que je souffre toute ma vie entre les mains d'un homme qui ne fait que maltraiter ses femmes qui viennent des familles plus pauvres ? Non, je préférerais même rester sans mari plutôt que d'épouser un vieux même s'il est le plus riche commerçant du monde. J'ai d'autres ambitions non liées à l'argent ; je ne veux ni les problèmes émotionnels ni la popularité ni la mort soudaine qu'amène la richesse. Je suis élevée dans une atmosphère tranquille et je ne voudrais pas quelque chose de trop différent. Ce qui compte après tout dans la vie, ce n'est pas le grand compte bancaire mais la paix et le bonheur avec lesquels on utilise le peu qu'on a. (38)

Du point de vue critique, cette lettre peut servir de voix des filles opprimées par leurs parents, surtout les pères, car elle contient beaucoup de points importants qui méritent une analyse critique concernant le thème de l'oppression ici abordée. Grâce à cette lettre, Moji sert de porte-parole ou de représentante des filles opprimées. D'abord, nous voyons les éléments de contraste intéressants qui montrent des visions, des intérêts, des émotions et des générations différents. D'une part, se trouve une fille ambitieuse qui aime son père et veut réaliser son ambition en faisant ses études supérieures et d'autre part, il y a le père égoïste et avide qui est prêt à sacrifier le bonheur de sa fille pour gagner de l'argent et d'autres matériels, malgré que ceux-ci ne font pas le bonheur. Le contraste se fait encore dans l'attente d'un père qui voudrait avoir un homme riche comme beau-fils, pour des intérêts personnels, et une fille qui préférerait rester sans mari plutôt que d'épouser un homme méchant qui bat ses femmes, même si, selon elle, il est le plus riche commerçant du monde.

De plus, alors que le père ne veut que les soutiens financiers et matériels, même s'ils créent des ennuis et des problèmes émotionnels et la mort soudaine, la fille préfère la paix et le bonheur avec lesquels on utilise le peu qu'on a. Avec cette forte conviction, Moji quitte la famille et

promet de revenir « quand le climat familial devient moins turbulent » (38). Le départ final de Moji a une signification par rapport à l'oppression de femmes. Le sien est une manière de lutter contre l'oppression, l'avidité et l'égoïsme de son père. Par son geste, Moji se donne la victoire alors que c'est son père qui perd en fin de compte. Son refus du joug oppressif et sa résolution de s'en aller de la famille oppressive montrent son engagement féministe.

Les menaces de Bayo ne valent rien à Moji. Ironiquement, c'est encore l'ami de Bayo, Ojo, qui donne un conseil raisonnable à cet homme pour soutenir enfin la liberté des choix des conjoints qui se trouveront dans des situations pareilles. Bien qu'il soit personnellement impliqué, Ojo, parlant comme le porte-parole du dramaturge et indirectement en défense des victimes de l'oppression, dit: « Mon ami Bayo, je dois repartir. Je vois que ta fille ne s'intéresse pas à ce mariage. Et moi je crois qu'il ne faut pas la forcer à accepter la proposition ... employer la force pour une affaire si sérieuse n'apportera pas de fruit » (38). Quelle sage parole sur laquelle repose la solution finale du problème de l'oppression rencontré dans cette pièce.

Egalement, on trouve la contestation contre l'oppression des femmes dans *Le Masque* d'Uzoma Chukwu. Du point de vue symbolique, Maître Iwu, étant le plus vieux dans le village et, par conséquent, le plus proche des ancêtres, se donne la tâche de changer la tradition qui encourage l'oppression des femmes. Il sait qu'il a beaucoup plus de responsabilités à effectuer. Il reconnaît la tâche ingrate de s'intéresser à tout ce qui se passe, même ce qui ne le concerne pas directement comme le cas des femmes. Selon les mœurs, Eke croit que sa fille, Ada, n'a rien à dire dans l'affaire de son mariage car « la décision dans un mariage a toujours été dans les mains de la famille et non dans celles de la fille » (23). Contrairement à l'opinion d'Eke qui croit que Maître Iwu va le soutenir, afin de protéger leur culture, le vieux Iwu déclare, à la surprise de tous : « Puisque c'est moi, protecteur de notre culture, qui pense de cette manière, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas (il baisse un peu la voix). Eke, que tu le croies ou non, les choses ont changé. Nous ne sommes plus ce que nous étions. C'est là une vérité contre laquelle on ne peut rien » (25).

Le débat entre les deux hommes devient une affaire intéressante. Bien qu'Eke soit d'accord que beaucoup a changé, il dit que c'est à regretter si, par « changement » Iwu veut dire « une situation où le père n'a plus le droit à qui donner la main de sa fille en mariage, c'est à regretter » (25). Iwu, de manière logique, essaie de convaincre Eke d'accepter les changements. Il demande à Iwu: « Supposons que nous

n'avions pas accueilli ce changement. Que serais-tu devenu, toi qui étais né jumeau ? » (27).

Racontant à I'ke comment les missionnaires blancs sont venus à leur village et la bagarre qui s'ensuit entre les jeunes villageois et les policiers, le vieux Iwu fait savoir comment il a perdu un œil dans la guerre. Finalement, une église protestante a été construite, malgré l'opposition des villageois. En effet, Iwu fait partie du comité de l'église. Tout ceci se dit par Iwu pour montrer l'évolution de la vie moderne et la signification des nouveaux changements y compris dans le mariage, qui se mettent en place, lesquels il propose qu'on accepte. Avant de terminer leur discussion, Iwu conseille sagement et franchement que «le changement est quelque chose que l'on ne peut pas éviter; quelque chose contre quoi l'on ne peut rien. Et si l'on se met dans sa voie, si l'on s'y oppose, l'on finit par se faire écraser » (29). Le sage vieux, dans sa parole, renforce la problématique de modernisme: comment s'adapter aux changements modernes dans les milieux traditionnels.

Conclusion

L'oppression des femmes est un sujet qui intéresse les écrivains nigériens, hommes et femmes, comme leurs homologues ailleurs. Comme cet article nous a fait voir, cette oppression prend de formes différentes – l'abus d'enfants-filles, la chosification de femmes, l'assujettissement au foyer conjugal et l'imposition d'ordre patriarcal sans laisser parler les femmes et les enfants, entre autres. Les trois pièces discutent cette affaire en particulier comme elle se trouve parmi les Haoussa, les Yorouba et les Igbo au Nigéria. Une chose intéressante est que le même souci est exprimé par les trois dramaturges, souci qui est évident dans les formes de revendications contre l'oppression telle qu'elle se trouve dans les trois pièces. L'impact de la modernité est perceptible partout dans le monde, dans les affaires sociales, économiques, politiques, religieuses et autres. Ces changements ne laissent point intacte la situation des femmes. Donc du point de vue féministe, la préoccupation des dramaturges ainsi que leur engagement littéraire se trouve dans la critique qu'ils mènent contre l'oppression de femmes surtout au niveau du foyer familial. Ainsi se rejoignent-ils leurs homologues, les écrivains partout dont le cri universel est la critique et la condamnation de la déshumanisation de l'homme par l'homme. On trouve que tant la vie reste dynamique, tant les habitants de la terre y compris les femmes revendiquent le changement des situations malheureuses d'autrefois. Les écrivains sont les outils par lesquels ces changements peuvent se faciliter aussi rapidement que possible. Les pièces étudiées sont en bonne voie selon les idées positivistes qu'elles préconisent aux lecteurs.

Bibliographie

- Adetayo, Olalekin. "Presidency considers Boko Haram's Terms" in *Sunday Punch*, Vol. 18 n° 19, 702, August 19, Lagos: Punch Nigeria Limited, 2012.
- Agbabiaka-Mustapha, M. A. "A Comparative study of the rights of women in Islam and the human rights tenets on feminism" in Y. O. O. Akorede, & A. A. Asinyanbi, Eds. *The feminist-womanist dialectics: a critical source book. A Festschrift in honour of Professor Akachi Adimora-Ezeigbo*. Porto-Novo: Sonou Press, (2011): 328-342.
- Alfa-Olasunkade, Mustapha. *Le mariage forcé de Zainab la jeune mariée suivi de La palabre des rivales et le monde*. Akure: Obalola Printing, 2000.
- Anyachie, Evaristus Ogechi. *Révolution en trois pièces*. Okigwe: Fasmen Educational and Research Publications, 1998.
- Degrange, Arlette Chemain. *Emancipation féminine et roman africain*. Dakar: Les Nouvelles Editions Africaines, 1980.
- Mokobia, Jiff: « La femme de la société africaine contemporaine chez Calixthe Beyala » in Eunice E. Omonzejie. Ed. *Women Novelists in Francophone Black Africa – Views, Reviews and Interviews*. Porto-novo : Editions Sonou d'Afrique, (2011): 173-182.
- Obiagwu, Linus. *French Plays for Schools and Colleges*. Ibadan : Akoi Production Limited, 1983.
- Tadjo, Véronique: « Chemin d'écriture » in *Cultures Sud : L'Engagement au féminin*. Notre Librairie Numéro 172, janvier-mars, 2009.
- Warhol, Robyn R. and Diane Price Herndl. Eds. *Feminisms: An Anthology of Theory and Criticism*. Rutgers: The State University, 1991.